

Stefan HART de Keating
PAGES D'UNE VIE



Parqué dans l'écran

Assis dans un fauteuil
Pris au piège parlant d'images fleuries
Je veux irrésistiblement avoir envie

Aimer malgré toutes les distances
les races, âges et religions
Noyer dans une tour d'ivoire
l'indicible orgueil

Croquer le sommeil
d'un crépuscule à un autre
Courir derrière maintes illusions
comme après un rêve interdit
épave fictive entre deux océans
Te parler de nos rires
de notre présent
de nos excès de lâcheté
et de ne plus souffrir les déceptions
même l'hiver de notre amour
quand fleurissent les oiseaux du paradis

Accepter sans comprendre pourquoi

Et me hasarder dans une jungle
ou dans une Amazonie bétonnée
pour te rencontrer
ou peut-être
pour ne retrouver
que toi

Il y a eu toi

et il y a eu moi
Il suffit d'oublier
qu'il y a eu moi
et qu'il y a eu toi
d'oublier, oublier
pour n'être que nous

Toi et moi
On se comprend
Moi et toi

Des bêtises
comme du vent
Et des joies
aux printemps
Tendre-nous

Tendre-nous

Tu es mon **poème d'amour**
Celui qui n'a jamais été écrit
Celui qui est dit
Et qui avant même d'être lu
Vaut d'avoir vécu

Je viens d'une île
Une île ronde comme la lune
Là où les oiseaux, les oiseaux
Les oiseaux hurlent la nuit

Elle vient d'une étoile
Étoile d'un matin
A l'aurore vue d'un jardin
D'un jardin, dans les bras de l'idylle...

J'ai rêvé un jour d'une nuit étoilée
Les étoiles étaient îles
L'une île ronde et les autres désertes



*à ma compagne
petite complice
et mère de mes
inspirations...*

J'habite une histoire

où la nuit n'est jamais longue
quand la plume couche tard
et compose

La pomme croque l'homme
L'homme s'évapore
Et se présente le passé

Il a apporté le pain
Il a apporté le poisson
Il a apporté le vin

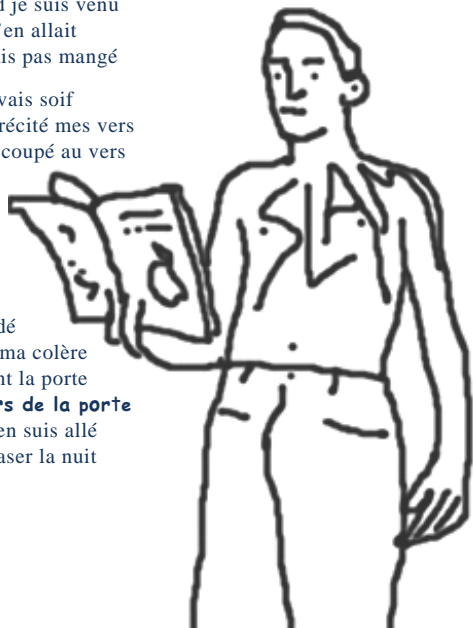
Elle a mis la bière à glacer
Elle a réchauffé le riz
Je ne suis pas venu

Ils ont mangé
Ils ont bu
A ma santé

Et quand je suis venu
Il s'en allait
Je n'avais pas mangé

J'avais soif
Je leur ai récité mes vers
Elle m'a coupé au vers

Epuisé vidé
J'ai hurlé ma colère
Et claquant la porte
Et les **Vers de la porte**
Je m'en suis allé
Embraser la nuit



S'il te manque des Je t'aime

Je délierais mes lèvres
S'il te manque des Je t'aime
Je délierais mes lèvres
S'il te manque des Je t'aime
Je délivrerais mes lèvres

Et si l'envie
de toi me reprend
Et si la nuit, le désir
Nous referons
Nous referons
Nous referons l'Amour

L'amour attire les aimants
qui auraient un rendez-vous manqué

Ils disent qu'il faut de mauvais jours

L'asile bleu



Trois rois et une dame

Font du vélo en tandem

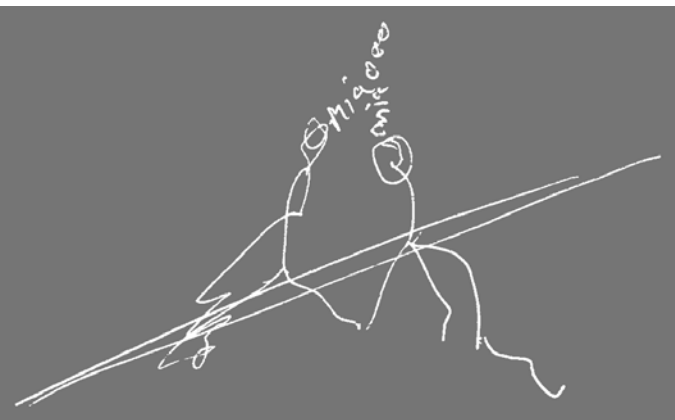
Dans les étoiles

La pluie leur court après

Ils portent des soleils

Et une lune au cou





Un chat regardant son ombre sur un mur
me reflète sa pensée :

— Je plains l'animosité humaine.

Alors l'ombre pour répliquer déclame :

“ Elle charge mes épaules
de ses cheveux...

et comme deux amants
coupables de n'aimer qu'eux,
on se parle du regard :

— Vous êtes des **zanimals** !”

Ombre de lumière

Ma tête plaquée au plafond parle d'elle
Elle suit mon murmure... Elle sait

Il n'est pas l'aurore
que déjà j'évacue mes cauchemars

Le chat lape de quoi boire dans l'armoire
Un chiot jappe “ Jap ! Jap ! ”
— Il s'étonne, remarque-t-elle.

Je sens son sourire sur mes lèvres
Ses yeux nuit et jour...

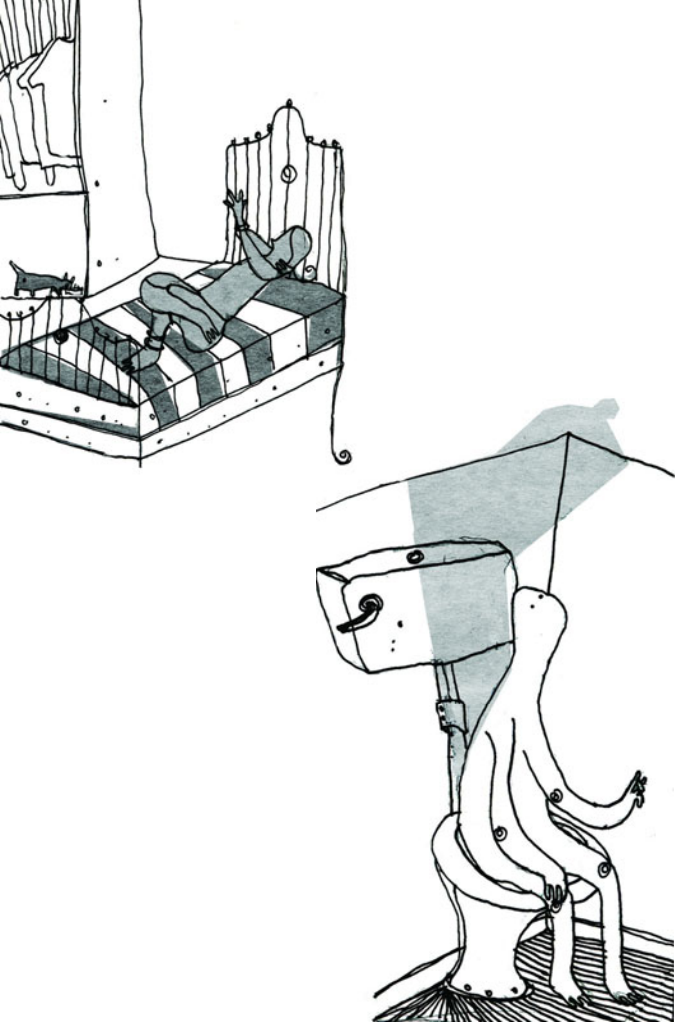
Visage enfantin... Elle lit
un livre dans sa main
entre les lignes

Une des pages de garde avoue :
*J'ai rêvé d'une grâce matinée
mais quand je me réveille
et que dans le sommeil
je la vois qui danse
et qu'elle me dit :
Je m'en vais adieu.
Je me réveille*

Elle est l'ombre de ma silhouette...

Figés dans mes mains étincelantes
ses yeux respirent le rêve





Rêve...

Je descends
Elle m'appelle

Je me lève

Elle ne m'embrasse pas
Non ma barbe pique
Je m'en vais

Elle m'ouvre et je sors
Elle ferme et je l'entends
Elle pense :

“ Tu te lèves et tu t'en vas.
Tu ne m'embrasses pas ?
Non, tu piques ! ”

Je descends encore
Elle me rappelle
Je me retourne

Rien là-haut n'est semblable à Elle
Elle vole au-dessus d'une foule
Une foule qui me suit

Je m'élève et saisis ses hanches
Elle glisse ses bras autour de mon cou
Et on s'embrasse enfin...

*Je suis tombé en pleurs
Un soir de mal de vivre
Jour de manque d'amour*

Ne pleure pas poète

Tes larmes : des lames qui
rasent les mots que tu dessines
sur le rivage de ta pensée
Laisse battre ton cœur
Ouvre grand les fenêtres
de tes idées

Ne pleure pas poète
Tes larmes : des perles
vainement perdues
Rengaine donc ta colère
Là où se rengorge
l'écho de ta haine

Ne pleure pas poète
Ne pleure pas artiste
Toi le cynique
Tu parles d'une tristesse !
Oublie chante écris
Oublie chante et crie
— Ne pleure plus.

Ainsi va la vie

De mes larmes perdues
Coule le silence
Et de mon cœur affluent
Les perles d'innocence

Des joies ensevelies
Tels des bruits qui courent
La rivière a son lit
Et la vie d'étranges cours

Les roses fleuriront...
Les roses fleurissent

L'instant se perd en nous
Tel un parfum usé
Dont les hommes ont abusé...

Mes lunes sont descendues

J'ai descendu mes lunes
A mes bottes elles se meurent

— Connais-tu **le blues du petit homard** rouge ?
— Trop paresseux pour bouger ! dirait l'autre.

La bise a perdu son souffle
Les vents s'essoufflent

Un avion tranche le silence
Le silence aboie

Chiens de bourgeois aboient au nez
et aux mollets d'un passant qui passe
et emporte avec lui toute la dépression
tropicale d'un peuple qui se meurt

Un coq se renie en caquetant
comme poule qui pond
Pendule réveille, mosquée chante
Femelle de moustique gavée de sang siffle

Un aveugle badine avec sa canne
Son chien marron
comme un ami
me sourit

Oiseau luit sous les étoiles
Sous le peu d'étoiles qui restent
Comme mes amis pêcheurs
Il prend de la hauteur
Puis part au large

Et réverbère par intermittence
la clarté du néon d'un lampadaire
qui clignote dans la rue
avant de s'éteindre

Au croissant de lune
Le jour s'accroche
Jour bleu
Jour de sons bleus

Un arbre gazouille d'oiseaux
Martin ricane, pigeon roucoule
Lézard indigène approuve

— Connais-tu la bruine qui vient à la **pénombre**
des mots avant la **brune sensation** ?

— Un temps flou, un temps bizarre.

La plage est verte et soyeuse
Là où la mer se détache

Ondulante sur le sable fin
La vague écume

Je dis : On descend vers l'hiver.
Un courant d'air frais circule

Je me linge
Jeans enfilés
Ceinture bouclée
Je zippe la chemise sélectionnée
Et chausse mes pompes funèbres

— Qu'est-ce qui sentait, puait le plus,
ma vertu ou la chaussette en laine trouée ?
Qui sait ! Je ne veux pas savoir
J'ai décidé de me vêtir ce soir



Ce soir est la nuit de la Saint-Baladin
Génie de la lampe de poche à pétrole
Ou des pompes à essence
Qu'importe ! Il surgira

On descend vers l'hiver
Un vent froid se lève

Brindilles de filaos se tortillent de rire
Pluie fine arrive du sud-est

A l'ouest, des nuages paressent stagnants
Et coiffent Soleil sur l'horizon qui rayonne

La couleur du ciel m'interpelle " Hé ! "
Lumière de la brune électrise la scène

... Deux vents se disputent

Je prends mon pied

Et gagne la grande route
Même si le chemin serpente
Je suis aux anges

Dans la rue pavée d'ordures
On vend la mort
Personne ne vaut personne
On est pronom menteur

Sous le trottoir l'eau est courante
Mes talons résonnent

Voiture de maître me dépasse
Feux rouges arrière me fixent puis clignent

Vespa fume, trompe klaxonne

Sur la grande route, un bus navigue
Ses phares me tapent dans l'œil
Hagard et cyclonique
Je me fais passage clouté
Aucun Stop ne m'arrêtera

La lune se remonte
A son heure me fait un halo

Un arc-en-ciel de nuit en pleine mer
Le ciel pleure nos fautes

Il pleut sur la ville
Le quartier télévisé sa soirée

